

1 En l'absence de chiffres officiels, il n'est possible de fournir que des estimations. Un recensement communiqué par *Média-pi*¹ arrive à un chiffre de 26 personnes sourdes ayant en France le titre de docteur toutes époques confondues ; 9 d'entre eux ont effectué une thèse sur des thématiques qui concernent les Sourds (<https://www.media-pi.fr/>

[Article/Pi-Sourd/Nos-vies-de-Sourds/A-revoir-Camille-Ollier-une-chercheuse-sourde-devenue-docteure-des-mers/4156](#)). Quant aux doctorants sourds, en croisant nos informations, nous les estimons actuellement à 7 doctorants sourds travaillant sur des questions liées à la surdité.

2 Voir : <https://www.al.fhs.no/en/dr-deaf/>

3 Annélies Kusters, Maartje de Meulder, Dai O'Brien, *Innovations in Deaf Studies*, Oxford University Press, 2017.

La langue des signes, vecteur-clé de l'accès à l'écrit pour l'enfant sourd

Marie Perini et Laurence Beaujard
UMR SFL (Université Paris 8 et CNRS)

Lorsqu'un individu est privé d'un sens, son cerveau se réorganise de manière à utiliser à d'autres fins la zone normalement dévolue au sens absent. Dans le cas de la surdité profonde précoce, la zone cérébrale dédiée à l'audition est ainsi recrutée pour le traitement des stimuli visuels, rendant les sourds plus performants dans le traitement des informations visuelles que leurs pairs entendants (Pavani & Bottari, 2012), et cela d'autant plus, selon Emmorey (2002), s'ils sont locuteurs d'une langue des signes (LS). Cette LS, qui vient donc en appui d'un fonctionnement cognitif particulier, est le plus souvent considérée comme nécessaire au bon développement de l'enfant sourd. Mais qu'en est-il de la capacité de cette langue à servir de medium à l'apprentissage du lire-écrire ? La chose est-elle-même possible ? Voici un bref panorama des options éducatives offertes aux parents d'enfants sourds et de la place qu'elles accordent, ou non, aux langues des signes.

Les approches les plus couramment proposées aux parents d'enfants sourds (et, pareillement, choisies par eux), sont centrées sur l'acquisition du français oral et la compréhension de son organisation phonologique. Comme pour les entendants, on cherche donc à développer chez les enfants sourds la capacité à distinguer les différents sons de la langue (les phonèmes), qu'ils vont devoir apprendre à associer aux lettres ou groupes de lettres correspondants (les graphèmes). Cette méthode de lecture par la voie dite « indirecte » (reconnaissance du mot écrit en passant par sa forme sonore) suppose d'agir sur la récupération auditive de l'enfant (appareillage ou pose d'implant cochléaire) et la stimulation de la fonction auditive *le plus précocement possible* pour limiter une réorganisation cérébrale qui laisserait moins de place au traitement des stimuli auditifs. Ainsi, une position déjà ancienne, inscrite dans une mono-modalité auditive stricte, trouve dans la méthode *Auditory Verbal Therapy* AVT, thérapie

verbale auditive une de ses formes actuelles qui suscite en France un fort engouement. AVT proscrit tout type d'indices visuels qui viendraient compléter le message vocal, pour développer au maximum les capacités auditives de l'enfant. L'ouïe étant considérée comme l'unique voie d'accès au langage, le recours à la LS y est évidemment proscrit. Un autre type d'approche favorise au contraire la bimodalité : le développement des compétences phonologiques peut se faire au moyen d'indices visuels qui complètent ou remplacent l'information auditive déficiente ; il s'agit du recours à la lecture labiale appuyée sur un codage manuel des graphèmes, *le langage parlé complété*. Dans ce cadre-ci, on prête à la LS, outil visuel parmi d'autres, quelques atouts complémentaires : elle fournirait précoce-ment à l'enfant sourd un apport langagier visuel respectueux de son fonctionnement cognitif, limitant ainsi les risques de retard langagier ; elle autoriserait même quelques appariements formels entre certaines de ses unités (dactylographiques, essentiellement) et les unités graphiques du français. La LS est ainsi reconnue comme un « plus » intéressant, mais non indispensable, l'enjeu étant avant tout de fournir à l'enfant des représentations phonologiques de la langue vocale (Leybaert *et al.*, 2018).

Une approche moins proposée (moins choisie par les parents entendants mais bien plus par les parents sourds) suggère, elle, un renversement total du point de vue sur l'accès à la lecture chez l'enfant sourd. Elle part de l'hypothèse que sourds et entendants ne lisent pas de la même façon et qu'ils empruntent des voies différentes pour apprendre. Des études comparant bons lecteurs sourds et entendants étaient cette hypothèse : les deux étant observés lors d'une tâche de lecture, on s'aperçoit que les circuits neuronaux qui s'activent et les mouvements des yeux qui parcourront le texte présentent des différences significatives (Emmorey 2020, Bélanger &

Rayner, 2015). D'autres études s'intéressant à l'entrée précoce dans l'écrit de très jeunes sourds signants ont montré que ceux-ci s'approprient efficacement l'écrit en approchant de façon complémentaire le système alphabétique et l'espace graphique dans lequel il s'inscrit (Beaujard, 2024). Ces études suggèrent que les capacités accrues des sourds dans le domaine visuel du fait de la réorganisation cérébrale sont mises à profit efficacement pour le traitement de l'écrit, ceci rendant possible une identification des mots par reconnaissance visuelle directe.

Que vient faire une LS dans une telle optique ? Tout ou presque. Langue visuelle-gestuelle et très iconique, elle est le support privilégié d'un fonctionnement cognitif ancré dans le visuel. Si elle est langue première de l'enfant sourd, elle est aussi sa langue de travail pour développer ses compétences discursives et pour parler de l'écrit, dire ce qu'il en a compris, etc. Si elle ne permet pas d'apparier systématiquement ses unités avec les unités graphiques du français, l'analyse contrastive français-LSF permettra à l'élève de comparer des segments de sens dans les deux langues pour comprendre leur fonctionnement respectif. Porteuse de culture, enfin, la LS permet à l'élève sourd de se construire en tant que tel, et de (faire) reconnaître sa singularité.

On ne saurait imaginer positionnements plus contrastés. Mais quelle que soit l'option choisie par les parents, la réussite de l'enfant dépend finalement de facteurs similaires : l'exposition précoce à une langue confortable qui garantisse un bon développement conceptuel et expérientiel de l'enfant et, de là, de son bagage lexical ; l'accès au monde du livre, notamment à travers les histoires lues par l'adulte ; la motivation à investir cet écrit pour soi. Reste que, pour l'enfant sourd,

Le plus puissant facteur de motivation est une langue qu'il acquiert naturellement, qu'il utilise sans efforts pour interagir avec son entourage et qui lui permette de comprendre comment fonctionne l'écrit - le vecteur des enseignements qu'il reçoit : il peut être, alors, acteur de ses apprentissages.

Références

- Beaujard, L. (2024). *L'entrée dans l'écrit de quatre jeunes enfants sourds signeurs de grande section de maternelle : une étude de cas*. Thèse de doctorat, Université Paris 8 Vincennes - Saint Denis. ([tel-04925644](#))
- Bélanger, N. N. & Rayner, K. (2015). What eye movements reveal about deaf readers.
- Emmorey, K. (2002): *Language, Cognition, and the Brain: Insights from Sign Language Research*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Emmorey, K. (2020). Neurobiology of reading differs for deaf and hearing adults, in M. Marschark & H. Knoors (dir.), *Oxford Handbook of Deaf Studies in Learning and Cognition* (346–359), Oxford University Press.
- Leybaert, J., Van Vlierberghe, C., Croiseaux, É. & Mattar, M. (2018). Chapitre 5. Lecture et reconnaissance des mots écrits chez les enfants sourds, y compris avec un implant cochléaire : codage phonologique et/ou orthographique ? Dans : Arnaud Roy éd., *Neuropsychologie de l'enfant : Approches cliniques, modélisations théoriques et méthodes* (pp. 82-93). Louvain-la-Neuve, Belgique : De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.roy.2018.01.0082>
- Pavani, F., & Bottari, D. (2012). Visual Abilities in Individuals with Profound Deafness. A Critical Review. In M. M. Murray & M. T. Wallace (Éds.), *The Neural Bases of Multisensory Processes*. CRC Press/Taylor & Francis. <http://www.ncbi.nlm.nih.gov/books/NBK92865/>

Les langues des signes : une révolution silencieuse dans la recherche scientifique

Ivani Fusellier-Souza, Enseignante-chercheuse en Sciences du Langage
UMR 7023 SFL (Université Paris 8 et CNRS)

Depuis les années 1960, les langues des signes (LS) ont acquis une véritable reconnaissance scientifique, notamment en linguistique. Bien plus qu'un simple moyen de communication, elles révèlent une autre manière d'organiser le langage humain par le canal visuo-gestuel, mobilisant la vue, le mouvement, l'espace et plusieurs paramètres corporels.

Un premier tournant s'opère avec la reconnaissance, aux États-Unis, de l'ASL (langue des signes américaine) comme objet linguistique. Le linguiste William Stokoe (1960) démontre qu'elle possède une structure complète : grammaire, phonologie, lexique, et une organisation propre. Loin d'une gestuelle illustrative, il s'agit d'une langue à part entière. Cette découverte ouvre un nouveau champ d'étude et conduit à la reconnaissance des LS comme véritables langues humaines.

Alors que de nombreux pays s'appuient sur des modèles issus des langues vocales, la France adopte, dès les années 1980, une approche tournée vers l'usage en contexte. Ce choix est lié au réveil sourd (1970–1980), un mouvement militant pour la reconnaissance de la LSF et des droits des personnes sourdes en France. Des chercheurs s'engagent alors dans une démarche immersive, analysant des discours produits en contexte réel. Cette orientation fonde une linguistique de terrain et conduit à **un deuxième tournant** : la définition d'une grammaire du discours en LS, développée notamment dans les travaux de Christian Cuxac (1985–2000). Celui-ci propose une lecture originale des potentialités expressives du canal visuo-gestuel, et souligne la possibilité de dire et montrer simultanément en langue des signes.

Cette capacité se retrouve également dans l'émergence naturelle de LS, qui marque **un troisième tournant**. Dès les années 1970, Susan Goldin-Meadow (1977-2003), psychologue américaine, observe que des enfants sourds de parents entendants, sans accès à une langue signée, développent spontanément des systèmes

gestuels structurés (*homesigns*). Dans les années 1990, Shun-Chiu Yau (1992) confirme ces observations chez des adultes sourds isolés, au Canada et en Chine. Ces recherches ouvrent la voie à l'approche sémiogénétique (Cuxac, 2001), qui analyse les LS naturelles comme les premières formes d'émergence pour les LS du monde. Dans les années 2000, Victoria Nyst (Afrique de l'Ouest, 2003) et Ivani Fusellier-Souza (Brésil, 2004) montrent que de véritables LS peuvent émerger dans des familles ou petites communautés, mêlant sourds et entendants. Ces jeunes LS présentent des structures comparables aux LS institutionnelles. Elles révèlent que le canal visuo-gestuel est l'une des premières formes de communication humaine, et que la faculté de langage est profondément enracinée dans le corps.

Christian Cuxac théorise à partir de ces recherches une grammaire de l'iconicité - permettant de décrire toute forme de LS - et fondée sur les structures de transfert, qui permettent de « montrer en disant ». Il identifie deux propriétés fondamentales des LS : l'iconicité et la multilinéarité des paramètres manuels et non manuels du corps, qui permettent d'exprimer simultanément plusieurs informations. Ces travaux servent de base à la création de programmes pédagogiques adaptés. La reconnaissance officielle de la LSF en 2005, puis la mise en place du CAPES en 2010, marquent une étape importante pour son intégration à l'école et à la société.

Depuis les années 2020, la recherche sur les LS s'élargit : psycholinguistique, création artistique, discours poétique, anthropologie du geste, ou encore technologies numériques. Malgré ces avancées, la place réelle de la LS dans l'éducation reste fragile. Dans un monde de plus en plus numérique, une question demeure : comment une langue du corps, du regard, de la présence, continuera-t-elle à vivre, évoluer et se transmettre ?